

L'ABEILLE

DU

1er SEPTEMBRE.

Pour rester fidèles à la tradition, nous publierons cette année, le 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1896-97 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur le progrès du commerce, de la finance et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques; elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle—elle ne s'offre qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous prions ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, de nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

Le relèvement de l'agriculture.

Tout ce qui est nouveau est beau, dit un très vieux proverbe qui ne trouve que trop souvent son application. Après avoir soulevé dans les âmes de magnifiques espérances, il ne leur eût occasionné la plupart du temps, que d'amères déceptions. C'est donc avec réserve que l'homme sage et prudent ont assisté à la renaissance, dans le monde commercial, industriel et agricole.

Il fallait, disait-on, se méfier des enthousiasmes qu'avait provoqués la reprise des affaires dans toutes les branches de l'activité humaine. Il paraît, cependant, à l'heure qu'il est, que toutes ces appréhensions, si sentées qu'elles fussent, étaient fort exagérées, sinon complètement fausses.

C'est surtout dans la sphère agricole qu'il se produit une amélioration sensible. Là, certainement, les espérances sont fondées en raison et reposent sur une base solide. Les hommes qui sont à la tête du département de l'Agriculture connaissent leur métier; ils savent ce qu'ils disent et ce qu'ils font, et ils ont pris leur tâche au sérieux.

Le sous-secrétaire Brigham a fait, comme on peut le voir dans nos dépêches de ce matin, des calculs fort justes, en se basant, d'une part, sur l'état excellent des récoltes dans toute l'étendue de l'Union, et, d'autre part, sur les conséquences forcées du tarif nouveau. Il estime que les fermiers pourront réaliser, cette année, rien que sur leurs blés, un bénéfice de \$500,000,000, en excédent de leurs revenus de l'an dernier.

La somme est énorme, on en est convaincu. Il n'en faut pas davantage, pour que nous assistions à une brillante renaissance de l'industrie agricole, aux Etats-Unis.

Tout cet argent-là, ajoute-t-il, ne sera pas dissipé en folles dépenses. Les fermiers, les planteurs ont été cruellement éprou-

vés, depuis quelques années; ils ont reçu une dure leçon; ils ont appris, à leurs dépens, tout le prix de l'économie; ils dégrèveront leurs terres des hypothèques qui les écrasent et ils amélioreront leurs méthodes de culture. M. Brigham a raison, comme son chef d'emploi, M. Wilson. C'est toujours sur la terre qu'il faut fonder le relèvement d'un pays.

Nous saluons ce renouveau de l'industrie agricole avec d'autant plus de joie, que nous en aurons notre belle et bonne part, puisque nous sommes, avant tout, un Etat agricole, et que nos principaux produits sont spécialement, cette année, favorisés du ciel et de la loi. Il y a longtemps qu'on l'a dit: "l'agriculture est la mamelle des nations."

HISTOIRE

D'UNE

EMIGRANTE

Quand, il y a quelques mois, l'Union coloniale française, à Paris, dit le Figaro, annonça son projet d'envoyer des femmes aux colonies, ce fut dans toute la presse un long éclat de rire. Le sujet paraissait à la fantaisie; les humoristes parlèrent de proxénétisme gouvernemental, les lettres évoquèrent le dix-huitième siècle et le troupeau de Manon Lescaut faisant voile pour la Guyane; personne enfin ne prit au sérieux une entreprise qui était pourtant fondée, par des gens de valeur, sur le modèle d'une société anglaise: l'United British Women's Emigration Association, société existant depuis dix ans et donnant de merveilleux résultats.

Les meilleures plaisanteries sont celles qui durent le moins et il serait temps, croyons-nous, de montrer à nos lecteurs, si bien préparés à ces idées nouvelles de colonisation par les articles de notre distingué confrère Hugues Le Roux, le principe et le fonctionnement de la Société française d'émigration des femmes.

Pour cela nous appliquerons, si vous le voulez bien, le procédé déjà employé ici lors de notre enquête sur les bureaux de bienfaisance.

Je vais vous conduire au siège de la Soc. été, et là nous assisterons au curieux défilé des postulantes, nous verrons dans quelles conditions les demandes sont examinées, quelles sont les précautions prises, le temps qu'il faut pour obtenir un résultat, et, enfin, nous pourrions nous rendre compte de l'importance du courant déjà établi.

Il est dix heures du matin; une trentaine de femmes occupent l'escalier et la salle d'attente du nouveau pavillon que la société vient d'aménager rue de la Chaussée-d'Antin.

Mme Pégard, la secrétaire, est à son bureau. Pendant deux ou trois heures, avec le directeur, M. Godefroy, elle va examiner les demandes, distribuer des feuilles de routes, des certificats, des recommandations, et cela avec un tact et une méthode dont elle fit preuve déjà à Chicago où elle dirigea la section féminine française.

Elle veut bien m'autoriser à assister à sa réception en me communiquant les dossiers des postulantes au fur et à mesure de leur comparution.

En attendant, j'examine les femmes assises dans l'antichambre, et je suis étonné d'y voir pas mal de jeunes filles jolies, dis-

tinguées, habillées avec élégance. Plusieurs portent le lorgnon, siége distinctif de l'instabilité et du bas-bleu.

—Ainsi que vous le constatez, me dit Mme Pégard, nos citées sont en majorité des demoiselles de magasin ou des "brevets supérieurs", ce que nous déplorons, cette catégorie étant beaucoup plus difficile à placer que les domestiques ou les filles de fermes, très demandées. Il nous faudrait aussi des sages-femmes, pour l'Indo-Chine principalement où, détail curieux, les soins les plus intimes sont donnés actuellement aux dames par des boys indigènes.

—Vers quelles colonies dirigez-vous vos émigrantes?

—Pas dans toutes, incontestablement. La France compte actuellement 17 colonies réparties sous toutes les latitudes; il est certain que nous n'envoyons pas de jeunes femmes dans les régions où leur santé peut être menacée. Mais notre empire colonial—d'ailleurs beaucoup plus salubre qu'on ne se le figure—comprend quatre ou cinq pays où l'Européen peut vivre et se reproduire. C'est dans celles-là que nous enverrons nos femmes: en Algérie, en Tunisie, en Nouvelle-Calédonie, dans certaines parties du Tonquin et, dans un avenir rapproché, sur les hauts plateaux de Madagascar.

Mais voici la porte qui s'ouvre et le défilé commence. Deux jeunes personnes à l'allure campagnarde et pauvre s'avancent; l'une d'elles dit:

—J'ai vu dans le journal que vous envoyez des femmes aux colonies et je veux y aller.... Que faut-il faire?

—Il faut lui répondre Mme Pégard, rempli ce questionnaire.

Ce disant, elle lui tend une feuille de papier sur laquelle sont écrites les questions suivantes:

Etes-vous mariée? Quel emploi avez-vous actuellement? Combien gagnez-vous? Pourquoi désirez-vous partir? La bonne femme prend sa feuille et s'en va. L'air méfiant, elle croyait que s'exprimer était plus simple, mais elle n'est pas au bout de ses étonnements.

Une autre lui succède; celle-ci est à sa troisième visite, elle a déjà répondu à deux questionnaires plus indiscrets que le premier, demandant entre autres si les parents consentent au départ, des certificats des maisons où elle avait passé, et enfin la photographie.

Comme ce mot photographie me fait sourire, Mme Pégard me dit:

—Naturellement!... Vous aussi vous allez plaisanter, nous traiter d'agence matrimoniale. Et pourquoi ne le serions nous pas? Loin de nous la pensée d'attirer des jeunes femmes ou jeunes filles en quête de maris. Nous nous proposons seulement de procurer dans les colonies une situation à celles qui, sans faute de leur part, n'ont pu s'en faire une dans la Métropole. Mais, sachant les conditions particulières de nos colonies à cet égard, sachant que les colons y sont trop souvent des célibataires qui ambitionnent de se marier et de devenir chefs de famille, nous nous efforçons que les candidates aux positions dont il s'agit soient en même temps telles, par le caractère, les aptitudes, l'allure générale, le physique même, qu'elles puissent constituer, pour les meilleurs d'entre nos colons, des épouses possibles et même désirables. Nous leurs procurons des situations, voilà notre rôle à nous par surcroît un mari, mais c'est elles qui devront gagner leur avenir par leur tenue et leurs qualités. Dans ces conditions, oui, nous

sommes agents matrimoniaux et nous nous en faisons gloire.

Pendant cette élocution déclamatoire, la femme attendait toujours devant le bureau, l'air gêné, tournant, par habitude un coin de sa robe comme elle aurait fait d'un tablier.

—Quand vous aurez toutes vos pièces vous reviendrez, lui dit Mme Pégard.

—C'est que, fait la bonne, si vous pouviez... je voudrais un peu d'argent, rapport à la photographie....

On la congédie, et une grande jeune fille remarquablement jolie, avec cette finesse amémique de la Parisienne, se présente. A son entrée, un huisier va fermer la porte qui sépare le bureau de la salle d'attente, et la postulante semble plus à l'aise depuis qu'elle n'est plus mélangée avec les autres.

C'est une essayeuse d'un grand magasin que le métier fatigue, dit-elle, elle voudrait devenir première vendeuse et gagner actuellement 200 francs par mois.

—Mais, mademoiselle, lui objecte le directeur, si le métier vous fatigue à Paris, vous supporterez peut-être difficilement les climats chauds et vous ne gagnerez pas beaucoup plus.

—C'est vrai, répondit la jeune fille très gênée et toute rougissante, mais... je croyais... j'espérais... que là-bas, peut-être je trouverais ce que je ne puis pas trouver en France.

—Le mariage?

—Oui.

Elle sortit, et Mme Pégard fit voir son nom sur le questionnaire. Ce nom était celui d'une famille bien connue dans le monde commercial.

—Croyez-vous, me dit l'aimable secrétaire, que cette jolie personne ne ferait pas bien au milieu des innombrables habitants noirs des bals de résidents? Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle fût épousée par un de nos fonctionnaires de préférence à quelque déplorable chanteuse de café-concert, seul produit féminin exporté jusqu'ici dans nos colonies....

Je fus de cette avis et demandai ensuite des détails complémentaires sur les femmes qui partaient. Leur voyage et la façon dont elles étaient reçues une fois à destination. "Vous allez voir, me dit-on, et frappant sur un timbre, Mme Pégard fit introduire une émigrante acceptée, qui partait pour la Cochinchine.

—Voici, dit-elle à cette femme, vos papiers et trois lettres de recommandation: la première est pour le commandant du navire sur lequel vous vous embarquez; il s'occupera de vous pendant la traversée. A l'arrivée, une de nos correspondantes viendra à votre nouvelle place, en vous donnant tous les renseignements et encouragements dont vous pourriez avoir besoin. Ne craignez pas de vous adresser à cette dame, elle sera une amie pour vous et vous prêtera les livres, journaux et revues que nous lui envoyons à votre usage. Votre bateau part dimanche matin de Marseille. Voici la deuxième lettre, destinée à une autre dame de cette ville, chargée de vous conduire à bord et de vous souhaiter l'heureux voyage.

—Quant à votre passage, la Compagnie nationale de navigation veut bien vous le concéder gratuitement en 4e classe. Seulement, comme vous ne seriez pas assez confortablement, il vous suffira de payer un supplément de 115 francs pour passer aux troisisièmes. Voici ce supplément, qui vous est avancé par votre nouveau patron et sera retenu mensuellement sur vos gages."

Tout était prévu et la femme partit munie de ses lettres, de son argent, tellement enchantée qu'elle demanda à Mme Pégard, en sortant, l'autorisation de l'embrasser.

Pour ma part j'étais émerveillé du bon fonctionnement de cette Société encore toute nouvelle. M. Godefroy se vanta beaucoup de l'aide qu'il a rencontrée auprès des gouverneurs de nos colonies tenant à ce que leurs femmes soient toutes présidents d'honneur de la société. Il n'a eu qu'à se louer aussi des Compagnies de navigation accordant d'importantes réductions sur les frais de transport. Les souscriptions affluent aussi, provenant des particuliers, des Chambres de commerce et des Conseils généraux.

—Nous devons cet état florissant, nous dit-on, au patronage de M. Chailley-Bert, de M. Jules Charles Roux, député de Marseille. Ce dernier par ses remarquables conférences en Sorbonne, si suivies et si attachantes, contribue puissamment à développer le mouvement colonial, ce dont tout Français doit le remercier.

Je partis et, en descendant l'escalier, j'écoutai deux femmes, catégorie domestique, qui causaient en étudiant la questionnaire de la société.

—Eh bien! qu'est-ce que tu en dis, demandait l'une d'elles?

—Je croyais pas que c'était si difficile!

A l'écart, rasant les murs la jolie vendeuse dont je parlais plus haut s'en allait aussi, en baissant sa voilette, comme honteuse de ce qu'elle venait de faire.

Il n'y a pas de quoi, mademoiselle... au contraire!

Souvenirs de la guerre de 1870.

Dernièrement, le gérant du Kurhaus (établissement royal), jugeant, à ma qualité de journaliste, écrit M. Adolphe Brisson, que je devais être animé d'une grande curiosité, m'a dit sur le ton du mystère:

—Voulez-vous visiter les appartements qu'occupait ici le roi Guillaume au moment de la déclaration de guerre? Ils viennent d'être retenus pour la fin de la saison. Mais les nouveaux locataires n'arrivent que demain.

Il m'introduisit dans une série de pièces hautes et profondes, mais assez étroites, décorées de peintures murales dans le goût italien, qui est le plus fâcheux de tous les goûts. Quelques-unes de nos sous-préfets, de nos députés, de nos ministres, et même de nos chefs de cabinet, me montrèrent mon guide commentaient les logis, plus que modeste, où chaque année le vieux souverain venait se reposer des soucis du gouvernement. Rien n'y a été changé. Voici son cabinet, la table où il signait les pièces officielles qu'un courrier lui apportait chaque jour, la corbeille à papier où il jetait après avoir scellé ses lettres, des bouts de ciré enflammés qui allumaient, deux ou trois fois un incendie; voici le fauteuil où il faisait sa sieste et l'angle où il ordonnait de déposer son lit de fer, une couchette de soldat; voici sa baignoire garnie de fiancées blondes, de tous points semblable à celles qui servent à l'usage du commun des voyageurs; enfin, le salon où il recevait ses hôtes de distinction, la salle à manger meublée d'un buffet de chêne sculpté d'ordinaire, et une sorte d'ordonnance qui remplissait au-dessus de lui l'office de secrétaire.

C'est là, en ce pavillon bourgeois, dont aurait peine à se contenter un millionnaire de Chicago, que se joua le plus terrible drame de l'histoire contemporaine. L'hôtelier du Kurhaus y a assisté, témoin humble et attentif, et il m'en a retracé toutes les phases.

—Cette année-là, m'a-t-il dit, la

ville était très brillante! Vos compatriotes et affluèrent. On n'entendait parler que le français dans les allées du casino. On savait bien qu'il y avait des discussions entre les deux pays, mais tout le monde était convaincu que les choses s'arrangeraient: on avait confiance dans la sagesse de Sa Majesté. C'était un si digne homme, monseigneur, et si simple et si bon pour ses sujets, et si facile à servir. Vous pouvez m'en croire, il ne voulait pas la guerre... Je me rappelle ce détail comme si j'y étais encore. Votre ambassadeur, M. Benedetti, était arrivé le 8 juillet au soir. Le 9 au matin, il fut reçu dans ce salon par le roi, qui le retint à déjeuner. Or, pensez-vous qu'il lui aurait fait cet honneur s'il avait eu de mauvaises intentions?... Mon hôtelier est lancé. Il se plaît à me montrer la précision de ses souvenirs. Au surplus, ses discours ne manquent pas d'intérêt.

—Tenez! poursuivit-il, le 11 juillet, Sa Majesté sortit de sa chambre nu-tête, et je vis bien qu'elle était préoccupée. Elle accompagnait jusqu'au haut de l'escalier M. de Werther, qu'elle envoyait en France; je me trouvais là par hasard et je surpris ces paroles, prononcées avec force: «Hâtez-vous! J'espère que vous allez dissiper ce malentendu... Aussi fumes-vous bien étonnés quand, trois jours plus tard, nous apprimes que la guerre était déclarée. Tous les Français qui logeaient ici et dans les autres hôtels réclamèrent leurs notes et firent leurs malles en toute hâte. Il n'y avait pas assez de voitures pour les porter à la gare. Ces bagages empilés formaient un queue qui allait d'un bout à l'autre de la ville. C'était un triste spectacle. Quelques voyageurs plus pressés que les autres et craignant l'encombrement des chemins de fer, laissèrent là leurs paquets et filèrent sur Coblenz à dos de mulet. Le lendemain, Ems ressemblait à un désert....

Le directeur du Kurhaus parle encore... Je ne l'écoute plus. Mon imagination me retrace la désolation de cette scène. Ce silence succédant à tant de joie, ces mondanités et ces mondaines courants affolés, ce vent d'orage, précurseur des tempêtes, ravagant à la riante vallée de la Lahn et secouant aux murs du casino l'affiche de la dernière opérette d'Offenbach....

Demande de lois spéciales.

Les Français habitant Hanoi viennent d'adresser au gouverneur général de l'Indo-Chine une pétition demandant des lois spéciales et l'institution d'un tribunal d'exception contre leurs domestiques. «Que peuvent nos lois, dit ce factum, contre certains termes que nous lançons les Annamites, termes qui ne constituent aucun délit d'après nos lois, mais qui, dans le pays, sont la plus abjecte injure qu'un homme puisse dire à son semblable? Comment attendre cette domesticité volueuse, insolente, abandonnant son service le jour où vous avez des invités? Que dire encore de nos boys payés pour aller nous chercher de l'eau au fleuve, la seule que nous puissions boire, et nous apportant celle de la première mare-venue? Outre que notre patience se ressent de cet état de choses, la santé de nous tous est compromise par des gens qui sont payés par mois ce qu'ils ne gagneraient pas dans une année chez eux et qui ne se font aucun scrupule de nous porter une "eau" qu'ils ne boiraient pas eux-mêmes.» C'est vraiment original de la part de gens qui se réclament de la devise de Pache: liberté, égalité, fraternité, et qui mettent dans leur blason la prise de la Bastille. Les seigneurs n'employaient pas d'autres arguments pour faire fonctionner la haute, basse et moyenne justice et envoyer à la potence le servante de Palaiseau, en ayant soin toutefois de lui attacher les jupons, parce qu'elle ne trouvait pas le compte des couverts. Que nos compatriotes donnent de bons exemples aux Annamites! Quand on est respectable, on est toujours respecté.

MOTS DE LA FIN.

Le jour même où elle s'est découverte un premier cheveu blanc, Mme Z... a acquis la certitude que son mari la trompait.

—Le lâche... s'est-elle écriée... Il n'attendait que le moment où il me serait impossible de lui rendre la pareille!

Toto, qui sort en promenade avec sa mère, lui demande, comme à l'ordinaire, quelques sous pour les distribuer aux mendicants que l'on rencontre.

—Je n'ai pas de monnaie, mon enfant, nous en ferons dans la première boutique venue.

Après une cinquantaine de pas, Toto s'arrête: —Entrons là pour faire de la monnaie, dit-il en désignant la boutique d'un pâtissier.

Dans un bureau de placement. —Quel genre de domestique désirez-vous? demande le patron à un client.

Celui-ci, après s'être recueilli quelques secondes: —Je voudrais un de ces vieux serviteurs dévoués qui vivent et meurent dans la maison de leurs maîtres.

Bout de conversation: —Le comte Nadichef est bien Russe, n'est-ce pas? —Quelle question! Est-ce que son nom ne l'indique pas suffisamment?

—Oh! cela ne signifie rien; j'ai connu au 6e dragons un homme qu'on appelait "Marchef" et qui était d'Asnières.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Ville-Lumière, J. Gentil. Une fée de Puy, A. Dumas, fils. L'Eglantine. Le Jubilé des Mormons. Un Maniaque. Autour du devoir, feuilleton. La Turbinia. Mondanités, Chiffon. L'Actualité, etc. etc.

LA PESTE A BOMBAY.

D'après la «Revue scientifique», elle sévit aussi bien chez les singes que chez les hommes et produit les mêmes effets.

Les singes prennent si bien la peste et, chez eux, la maladie est si semblable de tout point à celle de l'homme que ces animaux, mieux que tous les autres, conviennent pour une étude expérimentale.

MM. Wyssokowitz et Zabolotny ont constaté que les macaques à courte queue sont plus sensibles à l'infection que les macaques à queue longue.

Les deux espèces succombent toujours, la première en deux jours et demi à trois jours, la seconde en quatre à cinq jours. L'infection par piqûre de la peau provoque la peste avec bubons externes; l'introduction directe du virus dans la trachée des singes produit la pneumonie pesteuse d'emblée sans bubon apparent.

Pour réussir l'expérience, les savants russes font pénétrer le virus au moyen d'une sonde, après que le singe est endormi par le chloroforme, pour éviter les blessures de la bouche et du pharynx pendant les efforts de résistance de l'animal. La pneumonie pesteuse se développe et entraîne la mort en deux ou trois jours avec tous les signes relevés chez l'homme.

Le jour même où elle s'est découverte un premier cheveu blanc, Mme Z... a acquis la certitude que son mari la trompait.

—Le lâche... s'est-elle écriée... Il n'attendait que le moment où il me serait impossible de lui rendre la pareille!

Toto, qui sort en promenade avec sa mère, lui demande, comme à l'ordinaire, quelques sous pour les distribuer aux mendicants que l'on rencontre.

—Je n'ai pas de monnaie, mon enfant, nous en ferons dans la première boutique venue.

Après une cinquantaine de pas, Toto s'arrête: —Entrons là pour faire de la monnaie, dit-il en désignant la boutique d'un pâtissier.

Dans un bureau de placement. —Quel genre de domestique désirez-vous? demande le patron à un client.

Celui-ci, après s'être recueilli quelques secondes: —Je voudrais un de ces vieux serviteurs dévoués qui vivent et meurent dans la maison de leurs maîtres.

Bout de conversation: —Le comte Nadichef est bien Russe, n'est-ce pas? —Quelle question! Est-ce que son nom ne l'indique pas suffisamment?

—Oh! cela ne signifie rien; j'ai connu au 6e dragons un homme qu'on appelait "Marchef" et qui était d'Asnières.

—Ah! vous me chaissez! Prenez garde, chère madame, je ne suis pas de ceux qu'on insulte impunément.

Vous m'avez montré tout à l'heure qu'elle est votre mémoire! Eh bien! celui qui s'est vengé sur le père l'aura en vengé sur le fils!

Prenez garde, en vérité, prenez garde! Ne me poussez pas à bout!

—Des injures, des menaces! riposta Faustine, je n'ai point peur de vous.

Sortez donc sur le champ! Et d'un mouvement emporté elle tira le cordon de sonnet-c.

Le valet de chambre accourut. —Reconduisez monsieur, fit-elle au domestique, et tâchez de le reconnaître.

S'il osait revenir, rappelez-vous que ma porte lui est fermée.

Esquissant un mauvais sourire, Octave Rouvière fit un profond salut.

— Vos laquais, chère madame, n'auront pas occasion de me reconnaître.

Je ne reviendrai jamais ici... C'est vous qui viendrez chez moi!

Il salua derechef et sortit de la chambre. Restée seule, Faustine eut un geste d'atroce désespoir. Tout son sang-froid l'abandonna. Qui il avait osé lui parler de son monstrueux amour, ce

misérable, est infâme, ce lâche dont l'attentat avait pu échapper aux poursuites de la loi!

Dieu! ô Dieu! les fautes de jeunesse sont donc indestructibles, puisque tant de larmes n'avaient pu effacer la sienne!

Également d'une minute devait retentir sur sa vie entière puisque cet homme avait osé, par sa présence, insulter jusqu'à la dignité de sa douleur, outrager son vauvage!

Que faire pour lui échapper? pour se soustraire à ses tentatives de chantage?

Sans doute, après l'affront qu'il venait de subir, Octave Rouvière n'oserait plus paraître à ses yeux, mais s'il allait se rencontrer avec Gaston?

S'il allait, sur cette nature mobile et faible, exercer sa détestable influence?

A tout prix, il fallait tenir ces deux hommes éloignés l'un de l'autre!

Où, elle aurait le courage d'en parler à son fils, de le prémonir contre ce danger.

Angoissée et févreuse, Mme de Lacheny marchait maintenant à grands pas dans la chambre.

Des taches cramoisies s'étaient sur les lèvres pâles de son visage; les pupilles de ses yeux, démesurément agrandies, luisaient ardemment.

Un quart d'heure s'écoula. Un léger coup fit tressaillir Faustine.

La porte s'ouvrit et Lucile Mourelles parut.

—Que me voulez-vous? demanda Mme de Lacheny d'une voix brusque.

La jeune fille s'approcha de Faustine et lui prenait la main avec une caressante sollicitude.

—Marraine, il est près de deux heures et vous n'avez pas encore écrit votre travail!

Mais, fit elle en s'interrompant, que se passe-t-il? Vos doigts sont brûlants, vous devez être malade!

—Ce n'est rien, mon enfant, répliqua Mme de Lacheny, un peu de fièvre... sans doute la fatigue.

J'ai besoin de solitude et ne veux voir personne, excepté Gaston.

—Il ne sera pas ici avant ce soir, fit Lucile.

—C'est bon. Quand il viendra, vous lui direz d'entrer chez moi.

Il faut absolument que je lui parle seule à seul.

—Ne puis-je en attendant rester auprès de vous, marraine!

Inquiet, Gaston accourut vers sa mère. Elle était assise dans son fauteuil et paraissait l'attendre.

Il fut très effrayé de l'altération de ses traits et de l'éclat de ses yeux.

—Vous êtes souffrante, marraine? interrogea-t-il avec sollicitude.

Elle ne répondit point à cette question, mais brusquement:

—Pourquoi, Gaston, ne m'avez-vous jamais parlé d'Octave Rouvière?

—Octave Rouvière, fit Gaston étonné, je ne le connais pas!

—Vraiment! Tout à l'heure il m'affirmait le contraire!

—Qui? ce M. Rouvière? mais, je le répète, je ne le connais pas. Mme de Lacheny darda un regard scrutateur sur le visage de son fils.

Mais il y avait tant de calme franchise dans les paroles commues dans le maintien de Gaston qu'elle poussa un profond soupir de soulagement.

Eh bien! oui, ce misérable, ce Rouvière, en avait encore menti.

Surpris par l'étrange agitation de sa mère, Gaston la regardait avec inquiétude.

Alors, et d'un geste solennel, saisissant les deux mains de son enfant et les unissant entre les siennes:

—Écoute-moi, Gaston, dit-elle avec lenteur, comprends-moi:

—Cet homme, cet Octave Rouvière, est le malheur de notre maison....

Fais-moi le serment que si jamais tu le rencontrais sur ton chemin de t'écarter de lui.

Gaston regarda sa mère, saisi malgré lui par le ton tragique de cette mystérieuse objurgation.

—Ne puis-je savoir, demanda-t-il, la cause de cette défense?

Un spasme contracta les muscles du visage de Faustine.

—Je te demande de me faire le serment, fit-elle, sans exiger d'explication.

Il hésita un moment, puis avec douceur:

—Je ne comprends pas, dit-il enfin; mais vous serez obéie et je jure!

Il s'écarta calmement agenouillé près d'elle, comme au temps de son enfance.

Laisse-moi, j'ai besoin de me reposer.

Et à mi-voix elle ajouta avec un soupir:

—J'ai besoin de prier sur toi! Laisse-moi et souviens toi de ta promesse.